

« Mademoiselle Julie » Insoutenable beauté

Solange Lévesque

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26922ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, S. (1987). « Mademoiselle Julie » : insoutenable beauté. *Jeu*, (42), 62–64.



«mademoiselle julie»

insoutenable beauté

De toutes les oeuvres présentées à la Quinzaine, la plus attendue était probablement *Mademoiselle Julie* mise en scène par Ingmar Bergman, invité vedette de cet événement, dont on retrouvait le nom sur toutes les affiches, et qui effectuait, avec cette pièce, un retour à la mise en scène.

On se souviendra qu'à la Quinzaine de 1984, Louise Marleau, aux côtés du regretté Jean-Marie Lemieux, avait remporté le prix d'interprétation pour le rôle de Julie. L'argument de la pièce est connu : Julie a vingt-cinq ans et n'est pas mariée. Elle a connu un amour important qui l'a laissée marquée de deux cicatrices : l'une à la joue (un coup de cravache), l'autre au coeur, tout aussi indélébile, résultant de la rupture avec un fiancé qui l'a abandonnée. Pendant la nuit de la Saint-Jean, alors que tous les jeunes gens vont danser et fêter, elle reste à la maison en compagnie de la servante, Christine, et du majordome, Jean. Julie est la fille du maître de la maison, elle est d'ascendance noble; Jean est un domestique, qui n'a pas l'intention de le demeurer longtemps. Chacun cherche à trouver son équilibre sur la corde raide de cette nuit blanche, lesté du poids de sa classe sociale, plus précisément de la conscience de ce qui les sépare. Pour s'affranchir de ce fardeau, Jean et Julie s'entraînent dans une liaison qui, comme le suggère le metteur en scène, nivellera momentanément les classes. C'est d'ailleurs l'aspect sexuel comme «élément égalisateur» qu'il a voulu faire ressortir¹. Au petit matin, Julie se suicide.

Des éclairages extrêmement sophistiqués venaient sublimer la scénographie, d'une insoutenable et douloureuse beauté, conçue dans des tons clairs de gris, de blanc et de parme. Souvenez-vous des aquarelles de Karl Larsson; imaginez à travers des fenêtres, en fond de scène, une lumière qui filtre et baigne toute la cuisine où se déroule la pièce; une lumière tour à tour froide et crue, ou tiède et tamisée, qui du soir au matin signalera le passage du temps, jusqu'au blanc exténué du petit matin, dans lequel Julie va se donner la mort, comme une chose due à elle-même. Strindberg parle des mobiles qu'il suppose à cet événement :

Ils ne sont pas si simples et je ne m'en tiens pas à un seul point de vue. Un événement [...] est en général provoqué par toute une série de mobiles plus ou moins profonds. [...] Mais il se peut que le mobile se trouve partout ou nulle part et que celui qui est mort ait caché la raison principale de son acte en avançant un autre mobile dont profitera sa mémoire².

1. Voir le texte du programme publié par la Quinzaine, p. 31.

2. Texte d'accompagnement dont l'auteur est Strindberg lui-même (peut-être s'agit-il d'une préface).

Jean et Julie mis en scène par Bergman, dans des décors «d'une insoutenable et douloureuse beauté».

La Julie de Bergman n'a assurément pas le tempérament d'une victime; elle apparaît comme tout à fait délurée, consciente de ses actes et consciente du fait qu'elle est liée par une époque et par son cortège de morale et de préjugés, ainsi que par le fait d'être une femme. Marie Göranson offrait une interprétation complexe d'un personnage dont la révolte n'arrive pas à trouver une voie positive et finit par se retourner contre la femme qui la ressent. Si Julie avait eu la certitude que son suicide pût changer quelque chose, aurait-elle eu besoin de l'accomplir? Cette mise en scène révélait une des facettes du drame: c'est justement parce que Julie est intelligente et audacieuse (donc, qu'elle refuse d'être victime) qu'elle doit s'immoler, dans un contexte où il n'est pas permis à la femme de sortir de l'étau où l'enferment les prescriptions et les attentes inhérentes à la féminité.

Mais ce qui marquait le plus cette pièce, à mon souvenir, c'est l'interprétation de Jean par Peter Stormare, magnifique comédien qui savait exprimer toute la cruauté du texte, l'assurance inquiétante du valet³, ses naïvetés, ses bassesses inconscientes, ses manoeuvres intéressées, ainsi que les caractères inhérents à la condition de domestique au tournant du siècle, à travers un jeu d'une étonnante subtilité. On a parlé de ballet: il s'agissait en effet d'une véritable chorégraphie. Chaque mouvement affectif, du mépris au désir, de l'indifférence au rire, chaque geste, chaque pas, de la table au poêle, de la porte d'entrée à celle de sa chambre, du verre qu'il se verse au vin qu'il boit, rendait justice au texte et en approfondissait le sens, dressait avec la précision d'un Dürer le portrait du personnage et, par ricochet, de la société qui l'a modelé. Passant d'une posture arrogante à une attitude servile avec la rapidité du lézard, fort et faible, séduisant et rébarbatif, Jean-Peter Stormare a l'attrait du malfaiteur, d'où le charme sombre et puissant qu'il exerce sur Julie, qui lui cédera pendant la nuit, dans une terrible ambivalence; lui ne sera jamais déstabilisé par l'aventure. On retrouve au matin l'homme inflexible du soir, rivé à son projet d'accéder à la richesse et au pouvoir liés à la position de «maître».

Parallèlement à la scénographie dont on a parlé, et au talent des comédiens, il y a une direction d'acteurs d'une intelligence à couper le souffle, où l'on retrouve le rythme et le dynamisme de la passion qui court au plaisir et à la perte avec un égal enthousiasme. C'est l'oeuvre d'un perfectionniste à qui rien n'échappe, qui connaît le fonctionnement du jeu et qui sait exploiter toutes les facettes d'un talent pour faire scintiller le texte en respectant ses caractéristiques et celles de l'acteur. (Dans ce cas-ci, question de parenté d'intuition et de sensibilité peut-être, puisque auteur, metteur en scène et comédiens sont tous suédois.) Avec une remarquable fluidité, on passe d'un rythme essoufflant à la presque immobilité: Jean courant à ses tâches, Christine somnolant près du feu ou faisant sa toilette, Julie buvant, se racontant, s'offrant au valet de son père, tentant d'ordonner, à l'aide de la parole, les fragments de sa pensée et de son passé.

Si l'on restreint le message politique de cette oeuvre au problème de la lutte des classes sociales, on trouvera peut-être (à tort) qu'elle n'a pas beaucoup à dire à un Québécois contemporain; si on a la prudence d'élargir le sens du terme *politique* jusqu'à y englober les questions sexuelles, les questions des relations de pouvoir entre les hommes et les femmes, on verra que *Mademoiselle Julie* offre bien des enseignements. Pourtant, la pièce ne cherche pas à démontrer quoi que ce soit; elle montre. Ce à quoi Bergman et toute son équipe ont su s'accorder avec génie.

solange lévesque

3. Pour paraphraser Rimbaud, ce qui fait la supériorité de Jean, c'est qu'il n'a pas de coeur...